

« Avec Lorenzo à mes côtés »

Carole Fréchette

Numéro 41, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fréchette, C. (1986). Compte rendu de [« Avec Lorenzo à mes côtés »]. *Jeu*, (41), 129–132.

«avec lorenzo à mes côtés»

Spectacle du Grand Cirque Ordinaire. Canevas, mise en scène et paroles des chansons: Raymond Cloutier; décor: Michel Demers; costumes: Lise Bédard; éclairages: Claude Accolas; musique: Pierre Flynn, avec la collaboration de Louis Baillargeon; bande vidéo: les Productions d'Hier à Demain. Avec Paule Baillargeon, Jocelyn Bérubé, Pierre Curzi, Gilbert Sicotte et Guy Thauvette. Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée au Théâtre de Quat'Sous, du 22 avril au 7 juin 1986.

1 malgré tout le plaisir, le regret d'une absence

Comme beaucoup d'autres, j'attendais avec impatience ce retour du Grand Cirque Ordinaire. Sans être une incondionnelle du Grand Cirque, j'ai suivi de près son histoire, et certains de ses spectacles ont laissé leur

trace sur ma vie. (Je pense en particulier à *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc?* et à *Un prince mon jour viendra* qui ouvraient la voie, chacun à sa manière, à une nouvelle dramaturgie, à de nouveaux personnages, à une nouvelle vision de nous-mêmes.) Je me demandais comment cette longue période



L'ouverture du spectacle: la scène des hippies dans leur camionnette. Flanquant le téléviseur: Paule Baillargeon et Guy Thauvette. Photo: Robert Laliberté.

d'arrêt du collectif et comment toute cette expérience acquise individuellement sur d'autres scènes allaient modifier l'approche du Grand Cirque. J'étais curieuse de voir un projet de jeunesse transformé par la maturité. À ma grande surprise, j'ai trouvé un Grand Cirque presque inchangé: des acteurs plus forts, certes, mais un groupe bloqué en 1978, qui produit toujours le même théâtre, avec ses grâces et ses disgrâces.

Parlons d'abord des grâces. Au premier rang: le jeu. Le plaisir immense de revoir ces acteurs vivants, énergiques, inventifs, talentueux et drôles. Mais il y a plus que le talent: il y a la complicité, l'aisance et cette qualité de présence toute particulière de «l'acteur responsable» qui défend ses propres idées et contrôle entièrement son projet. Enfin, il y a cette adhérence très forte des comédiens à leurs personnages, qui vient du travail en improvisation. Les acteurs du Grand Cirque maîtrisent parfaitement ce type de jeu spontané, direct, tout en souplesse; on les sent comme des poissons dans cette eau douce, et ce bonheur de jouer rejaille sur un public absolument ravi¹.

Second plaisir: celui de retrouver un théâtre résolument tourné vers la société, un théâtre qui pose un regard perspicace sur le monde qui nous entoure. Le Grand Cirque a toujours eu le don de saisir ce qui est «dans l'air» et de mettre en scène les questions les plus actuelles, les doutes, les crises du moment. Avec *Lorenzo à mes côtés* offre une vue panoramique sur le petit univers québécois des années quatre-vingts. On y trouve un peu de tout: les *yuppies* et les *robineux*, la *coke*, les *ordinateurs*, la *dépression post-référendaire*, le *néo-libéralisme*, les *punks* et même l'investissement pyramidal et l'explosion de Challenger! Cela se regarde comme des photos de famille, entre l'émotion et le fou rire libérateur.

Mais dans cette abondance d'images percutantes, de détails savoureux et de belles

trouvailles, on perd de vue le fil conducteur. J'ai retrouvé cette impression désagréable, souvent ressentie devant les spectacles du Grand Cirque, que le propos est sacrifié à l'anecdote, à l'effet comique et, surtout, à la «galerie des personnages». (Chaque comédien a obligatoirement son petit solo dans chaque tableau.) Les parties deviennent peu à peu plus importantes que le tout. Cela donne un aspect brut, mal dégrossi à l'ensemble. Comme s'il manquait une étape du travail: un dernier découpage qui mette en lumière les lignes directrices du spectacle.

L'idée de mettre en parallèle le drame de Lorenzaccio avec la désillusion de la génération de 1968 était séduisante. Les deux premières scènes (celle des *hippies* dans leur camionnette et celle des *yuppies* dans leur condo luxueux) nous mettent sur une piste assez claire, et le lien avec la décadence décrite par Lorenzaccio se fait aisément. Mais, tout à coup, la pièce bifurque du côté d'une taverne pour *robineux* et d'une plage de Floride, et tout devient confus. Lorenzaccio se retrouve alors littéralement «à côté»; à côté de l'action, à côté de la pièce.

Je garde de ce spectacle l'image d'une société à la dérive: les jeunes professionnels enfermés dans le cercle vicieux production-consommation; le *lumpen-prolétariat*² abandonné et démuné; la classe moyenne prête à se fondre dans «le grand tout» américain; enfin, les intellectuels de quarante ans profondément désespérés, en mal de valeurs et de nobles causes pour occuper leur vie.

Je retiens le sentiment d'un profond malaise (celui du Grand Cirque) devant cette société, d'une incapacité totale à trouver sa place dans ce monde disloqué, insaisissable, incontrôlable.

1. Malheureusement, le ravissement diminue considérablement lors de la présentation des extraits de *Lorenzaccio*, dans lesquels les acteurs se sentent manifestement beaucoup moins à l'aise.

2. Le sous-prolétariat. N.d.l.f.



La pièce tout à coup bifurque du côté d'une taverne pour robineux et le propos est sacrifié à l'anecdote, à l'effet comique, à la galerie de personnages. Ici, le «gars de taverne» de Pierre Curzi et la «fille rétive» de Paule Baillargeon. Photo: Robert Laliberté.

Mais je garde par-dessus tout le souvenir d'une absence. Quelque chose — ou quelqu'un — manquait à ce spectacle. Une conscience agissante, peut-être... C'est Lorenzaccio, en fait, qui fait office de conscience dans cette pièce. C'est lui qui regarde le monde, lui qui pleure sur ses illusions perdues; c'est aussi lui qui agit, lui qui risque sa vie au nom de la pureté et de l'intégrité, lui qui assume ses idées jusqu'au bout. Sa désillusion est passionnée, fougueuse, totale, excessive comme la jeunesse elle-même. La désillusion du Grand Cirque (et de toute sa génération) me semble être d'un autre ordre. Plus nostalgique que tragique, elle est celle de l'âge mûr; elle est plus accommodante, tempérée par les plaisirs de la maturité (la reconnaissance sociale, la réussite, le confort et toutes ces petites choses pas si désagréables...). De cette lente transformation des idéaux au fil des années, de la difficulté de demeurer combattifs (et même subversifs) à quarante

ans, j'aurais aimé entendre parler davantage.

Je n'ai pas cru un instant que le Grand Cirque avait de nouveau envie d'assassiner tous les ducs de Médicis du Québec et d'ailleurs. (Et je comprends fort bien qu'ils aient d'autres projets!) Je n'ai pas pleuré sur nos rêves perdus. (Moi qui ai pourtant la fibre nostalgique si sensible.) Je crois que, tout au long du spectacle, j'ai attendu une chose bien précise, une chose très rare par les temps qui courent: la parole collective de ma génération (une parole tournée vers le présent, riche de nos innombrables erreurs et de nos quelques bons coups). C'est cela qui m'attirait le plus dans ce retour du Grand Cirque. Mais cette parole n'est pas venue, elle est restée cachée derrière un jeune homme de vingt ans épris de pureté.

carole fréchette

